



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

LA CAMERA DE BOIS

The Wooden Camera

DE NTSHAVHENI WA LURULI

fiche film

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/AFRIQUE DU SUD/GRANDE-BRETAGNE - 2003 - 1h30

Réalisateur :
Ntshavheni Wa Luruli

Scénario :
Yves Buclet & Peter Speyer

Image :
Gordon Spooner

Montage :
Kako Kelber

Musique :
Phil Sawyer

Costume :
Leigh Bishop

Interprètes :
Junior Singo
(Madiba)
Innocent Msimango
(Sipho)
Dana de Agrella
(Estelle)
Lisa Petersen
(Louise)
Nicholas Jara
(Benny)



SYNOPSIS Au Cap, en Afrique du Sud. Deux adolescents des townships, Madiba (nom de clan de Nelson Mandela) et Sipho (cadeau en zulu), amis et frères de sang, découvrent un cadavre le long d'une voie ferrée. Sipho, plus entreprenant, le dépouillant de son argent, trouve un revolver et une caméra vidéo. Madiba s'empare hésitant et émerveillé de la caméra tandis que Sipho imagine déjà le pouvoir que l'arme lui confère. Pour Madiba, sa caméra, cachée dans une boîte en bois, deviendra une arme de vie qui va lui permettre de s'emparer de son monde pour le magnifier, tandis que Sipho s'enfoncera dans la délinquance, à la tête d'un groupe de jeunes gamins des rues. Les deux gamins se lient d'amitié avec Estelle, une adolescente révoltée contre sa classe sociale (une riche famille blanche)...

CRITIQUE

Lorsque ce film se dévoile, quelque chose de l'intime vibre en chacun de nous, spectateurs de cinéma pour qui cet imaginaire *bigger than life*, nous est tout aussi essentiel que l'air que nous respirons. Madiba, avec



toute la violence poétique de sa jeunesse, rejoint tous les grands cinéastes, de Lumière à Godard, de Chaplin à Rossellini pour qui le cinéma c'est la vie vingt quatre images par seconde. Il s'agit, à chaque regard, à chaque geste de cinéma, de capter la vie, d'en tracer sa beauté, et d'enregistrer le réel du monde comme si c'était toujours la première fois. Lorsqu'il s'arrime à sa caméra de bois, véritable extension de sa main, collée à son flanc, tel un homme caméra, Madiba devient un corps enregistreur, un corps capteur du monde, pour qui tout est à regarder. Regarder et sentir ce qui vit. Ce qui est là, sous nos yeux, mais que le social accable. Il y a une véritable redécouverte de son environnement pour tout un chacun lorsque Madiba montre les images captées à sa famille et à ses amis. Il révèle la beauté intrinsèque de l'ici et maintenant, comme Dziga Vertov avec **L'homme à la caméra**, qui pulsionnait un rythme nouveau au cinéma. Dès lors il s'agit à chaque fois d'être à l'origine du monde qui se crée, où le cinéma de l'enfance est toujours celui du premier monde, du premier geste, du premier sentiment amoureux mais aussi de la première perte. Dès lors il s'agira de s'interroger sur ce cinéma qui, s'il nous dit notre enfance, peut aussi nous regarder tels que nous sommes devenus adultes. C'est un train qui ouvre et un autre qui clôt le film, comme si le cinéaste devait revenir à l'origine, à ce temps primitif et premier du cinématographe, écriture du mouvement. Le train comme le cinéma

circule et charrie toutes les vies du monde. Train qui s'avance vers nous, amenant la fiction avec ce cadavre, ce flingue et cette caméra, que l'on balance à la figure des enfants, et à eux de se débrouiller avec. Train qui s'échappe emportant Madiba et Estelle pour tous les horizons possibles, comme une espérance de cinéma. Récit linéaire qui fonctionne sur la circulation des espérances de vie mais aussi sur le surplace et l'errance clivés pour tous les habitants du township, Siphon et Madiba seraient comme deux impulsions contradictoires qui ne cessent de s'approcher pour mieux s'éloigner l'un de l'autre. Siphon voyou au grand cœur borderline qui ne comprend pas que son ami filme le township, ce lieu misérable et sans gloire, alors que s'il le filmait lui, là il aurait une belle histoire à montrer, et Madiba pour qui la vie affleure dans la patience du regard, dans son être-là au monde et qui de manière quasi ontologique opère tous les mouvements de cinéma. A l'image du parcours antagoniste des deux adolescents, le film est partagé entre deux mouvements contradictoires, celui d'une narration classique avec ses personnages traversés de récits de vie à la fois pathétiques et romanesques, chronique de vie, et une vibration musicale plus aléatoire, aux chemins de traverses imagées, fragments d'éclats lumineux, de sensations visuelles gratuites et enfantines. Ce qui traverse le film est cette naïveté, presque violente tant sa candeur touche, en l'utopie d'un regard neuf, d'une

nouvelle génération qui crée de la beauté là où l'adulte ne perçoit que le passé douloureux d'une impossible réconciliation. Le cinéaste octroie à la caméra cette vertu fondamentale de poétique du regard.

Même si l'enfant s'en empare presque instinctivement lorsqu'un incendie se déclare au bidonville, assignant au cinéma le rôle de témoin impuissant qui vient toujours après, l'engagement du réalisateur pour le cinéma se situe du côté du romanesque, d'une récréation du monde, et du choc esthétique comme révélateur de la beauté. A la critique sociétale tout en finesse, portée par une certaine et nécessaire espérance politique, d'une nouvelle génération qui refuse de supporter l'amertume et les blessures des parents toujours enclins à la ségrégation, se réfléchit presque en miroir un parcours intimiste fait de divagation visuelle, au plaisir aléatoire du fragment de couleurs et d'éclats que l'enfant à la caméra capte tel un émerveillé du monde. (...)

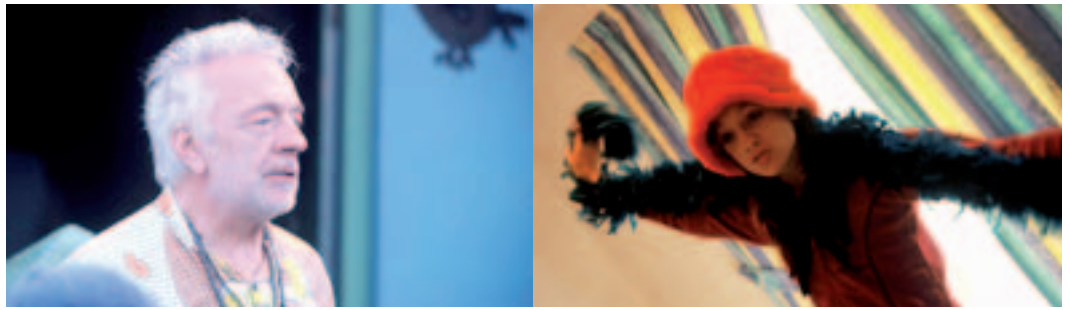
Nadia Meflah

www.africultures.com

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Les inrocks - Alexandre Chabert
Une fable poétique où la caméra fait figure de carnet intime, de boîte à trésor, de jouet magique.

A voir A lire - Christian Lemonnier
Entre documentaire et fiction, le



quotidien des townships pour un tableau tout en douceur d'une société ultra-violente. Un message d'espoir simple, presque pédagogique, à travers le prisme de la caméra d'un jeune cinéaste dont on imagine aisément la suite des aventures, une fois le générique déroulé, vers les sommets d'un art qui l'aura sauvé de la misère.

Télérama - Pierre Murat

Le scénario est d'une générosité presque confondante. La mise en scène est sage, mais très efficace. Pas de quoi pavoiser. Ni avoir honte. Efficace

(...)On suit avec attendrissement des péripéties prévisibles, portées par la sincérité manifeste des auteurs.

Murat Pierre

Positif - Matthieu Darras

The Wooden Camera se veut une métaphore de l'alternative s'ouvrant à l'Afrique du Sud de l'après Apartheid. (...) L'indéniable force de certaines séquences et la photo impeccable n'empêchent pas le film de sombrer vers la fin dans la niaiserie, par excès de lieux communs et de bons sentiments.

L'Express - Julien Welter

Ce récit, évidemment symbolique de l'Afrique du Sud, possède une force que la mise en scène réussit à capter, mais qui ne dépasse jamais les limites du simple conte moralisateur.

CinéLive n°81 - Grégory Alexandre

«Une touche de poésie (...) et une

pointe d'exotisme (...) font oublier le greffon «Roméo et Juliette» superflu de ce sympathique film pour enfants (...).»

TéléCinéObs

Jean-Philippe Guérand

Il n'empêche qu'il émane de ce road-movie maladroit mais touchant l'espoir d'un cinéma en devenir.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Afrik : Dans votre film, deux options se présentent à travers Madiba et Siphos, les héros de votre histoire : la vie ou la violence. Est-ce à dire qu'en Afrique du Sud, on a le choix qu'entre ses deux possibilités ?

Ntshaveheni Wa Luruli : Oui et non. Non, parce que le film est une métaphore de l'avenir de l'Afrique du Sud après l'Apartheid. Il montre le combat entre les options qui s'offrent aux Sud-Africains : continuer de vivre dans le passé ou se tourner résolument vers l'avenir. Une problématique qui concerne aussi, et surtout, les jeunes. Ils doivent prendre leurs responsabilités et tirer profit de cette démocratie qui leur est offerte. Les enfants qui ont l'âge de Madiba et Siphos - 14 ans - sont d'ailleurs nés dans cette nouvelle Afrique du Sud. Ils ne savent pas ce que c'est l'Apartheid. Ces derniers ont à choisir entre cette vision positive qu'incarne Madiba - le surnom de Nelson Mandela -

ou abuser, à l'image de Siphos, qui veut dire cadeau en zulu, de cette liberté. Le film traite un peu de tout cela de façon très poétique, très symbolique. Mais il est vrai qu'il y a beaucoup de violence en Afrique du Sud.

Afrik : Vous n'êtes pas l'auteur du scénario de ce film. Mais l'histoire de Madiba n'est-elle pas un peu la vôtre ?

Ntshaveheni Wa Luruli : Ce qui me rapproche de Madiba, c'est son côté solitaire. Quand j'étais adolescent, mon père m'avait offert un petit appareil photographique, et j'avais l'habitude de tout photographier dans le township comme Madiba qui filme tout avec sa caméra. J'ai d'ailleurs fait de la photographie et mes œuvres ont été exposées dans les années 80. Après, je suis parti aux États-Unis pour étudier le cinéma puisque je n'avais pas la possibilité de le faire dans mon pays. Quand j'étais petit, nous avions le choix entre le football et le cinéma. Et quand nous allions voir un film, nous étions très attentifs parce que nous en discutions entre nous après. Il fallait donc parfaitement maîtriser son sujet sinon on était quelque peu exclu. Je connais aussi très bien l'univers de Siphos parce que j'ai grandi dans la violence.

Afrik : Le passé est encore très présent dans la tête des Sud-Africains, comme le père de Madiba ou le père d'Estelle qui redoute les nouvelles amitiés de sa fille avec Siphos et Madiba...

Ntshaveheni Wa Luruli : Avant,



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



en Afrique du Sud, les gens étaient classés selon leur couleur de peau. Les Blancs étaient les citoyens, puis venaient les mulâtres, ensuite les descendants d'Indiens et enfin les Noirs. Et il y a beaucoup de personnes, qui, comme le père d'Estelle, se sont fait passer pour des Blancs. Ils bénéficiaient ainsi de meilleurs salaires et avaient plus de facilités. Le père d'Estelle a tout fait pour oublier ce passé et l'attitude d'Estelle - qui n'est en réalité qu'un retour aux sources - réveille en lui ses vieux démons.

Afrik : La Caméra de Bois est votre second film. Comment l'avez-vous abordé ?

Ntshaveheni Wa Luruli : Je me considère toujours comme un étudiant du cinéma, qui cherche à trouver son propre style, qui cherche sa voie. Sur ce film, j'ai surtout travaillé ma technique. J'ai essayé de rendre dans ma façon de filmer le côté informel, déstructuré du township. Une démarche artistique qui s'inspire d'une certaine manière du cubisme.

Afrik : Quel regard portez-vous sur l'Afrique du Sud dix ans après la fin de l'Apartheid ?

Ntshaveheni Wa Luruli : C'est une décennie pendant laquelle les bases pour construire ensemble une Afrique du Sud prospère et démocrate ont été jetées. Je n'apprécie pas beaucoup les politiciens, mais il faut reconnaître qu'en dix ans, ils ont fait plus pour l'Afrique du Sud que pendant toutes ces années d'Apartheid. Les gens ont désormais

accès à l'eau potable... Néanmoins bien des choses restent encore à faire. Comme donner du travail aux gens, ce qui participera certainement à réduire la criminalité, leur permettre de s'éduquer. Les personnes illettrées vivent dans le passé et continuent de recourir à la médecine traditionnelle qui est souvent impuissante face à des maux comme le sida. Plus ils seront éduqués, mieux ils seront réceptifs aux messages de sensibilisation et à même de changer leurs comportements sexuels. Par ailleurs, s'ils ont du travail, ils seront plus occupés par leur avenir et moins omnibusés, à mon avis, par le sexe. (...)

Afrik : Quand on va en Afrique du Sud et quand on demande aux Noirs si l'Apartheid est terminé, leur attitude est souvent très mitigée. Pourquoi selon vous ?

Ntshaveheni Wa Luruli : C'est une réaction qui s'explique. Les Noirs ont beaucoup souffert mais ils ont pardonné aux Blancs. Dans quel pays, on a vu cela ? Des gens pardonner sans chercher à prendre leur revanche ? Les Blancs, cependant ne font rien en contrepartie et nous en demandent toujours plus, continuent de vouloir notre sang. Les gens sont quelque peu excédés par cette situation. (...)

www.afrik.com

de Witwatersrand puis à l'université Columbia de New York où il apprend la mise en scène, entre autres dans la classe de Milos Forman. Il a été assistant-réalisateur de Spike Lee sur deux longs-métrages, la biographie du célèbre et controversé leader noir américain **Malcom X** en 1992, et **Jungle Fever** en 1991. Il réalise son premier long-métrage **Chikin Biznis** en 1998 qui obtint plusieurs prix dans divers festivals internationaux et **The Woden Camera (La Caméra de Bois)** en 2003. Son prochain long-métrage en cours d'écriture s'intitule **Salina's People**, c'est l'histoire tout en contradictions sur les rapports humains par le récit d'une nounou noire qui nourrit au sein enfants noirs comme blancs jusqu'à que ceux-ci deviennent les maîtres.

www.africultures.com

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
Chikin Biznis	1998
The Woden Camera	2003
La Caméra de Bois	

en préparation
Salina's People

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante

BIOGRAPHIE

Ntshavheni Wa Luruli est né à Johannesburg en Afrique du Sud. Il entreprend des études supérieures à l'université sud-afri-